

LA
JOURNÉE
DE
PRINTEMPS

—
TRADUIRE
LA COULEUR

COULEURS D'AFRIQUE

YVES MOÑINO*

La Journée de printemps de l'association ATLAS m'a permis de découvrir le monde chaleureux des traducteurs littéraires, et je remercie les organisateurs de m'avoir convié à animer cet atelier sur les couleurs dans une langue d'Afrique Centrale. Il s'agissait pour moi d'un défi, car les textes publiés en gbaya, une des langues parlées en République Centrafricaine, sont rarissimes, dans la mesure où nous avons affaire à une société à tradition orale.

Avant de soumettre des extraits du conte « Pourquoi on enterre les jumeaux à la croisée des chemins » à l'épreuve de la traduction dans cet atelier très vivant grâce à la pétillante et joyeuse sagacité des participants, il m'a paru nécessaire d'introduire une conception des couleurs qui n'est pas fondée sur un lexique désignant des teintes fixes, et de partir en guerre contre le préjugé dominant, y compris chez nombre de linguistes, selon lequel un nom de couleur désignerait une portion, plus ou moins large selon les langues, du spectre des couleurs, de l'arc-en-ciel par exemple. Le cas du gbaya a permis d'illustrer que les « noms de couleurs » ne sont pas réductibles à leur seule fonction colorimétrique, et que cette fonction n'est même pas leur principale raison d'être. Les termes de couleur gbaya, et il y en a une bonne soixantaine, renvoient avant tout, du point de vue perceptif, à de la lumière et non à des teintes fixes (« clair, sombre, vif » au lieu de « blanc, noir, rouge ») ; de plus, leur dénotation précise avec soin si le stimulus coloré correspond à un état d'origine, essentiel, permanent, ou à un procès transitoire, non abouti. C'est ainsi que le même gris recevra deux noms différents selon qu'il réfère à la robe caractéristique d'un âne ou à la couleur d'un ciel changeant, et qu'à l'inverse, un même adjectif associé à une qualité particulière de « vif » pourra s'appliquer au jaune d'une banane en train d'achever de mûrir, à l'orange ou au jaune orangé d'une mangue, voire au vert d'un citron à la même étape de leur évolution.

Les locuteurs de n'importe quelle langue peuvent toujours se prêter à des enquêtes sur leur lexique des couleurs à partir de la

présentation de cartons colorés, mais les gloses obtenues par ce moyen sont les éléments d'un langage technique artificiel créé pour ce contexte singulier, plus que des segments de langues naturelles. Rien ne démontre que ces gloses ont partout pour fonction de coder des zones focales fixes, aussi larges soient-elles. En gbaya, le lexique de la couleur encode des états ou des changements de luminosités, et très accessoirement des teintes fixes. Si l'on veut comprendre quelque chose à la vision des couleurs des locuteurs et à la façon dont ils en parlent, il faut se tourner vers les préoccupations de peintres comme Monet ou Renoir, et laisser de côté celles des industriels du plastique, des tissus ou de l'automobile, dont les nomenclatures sont fondées sur des teintes fixées, longueur d'onde à l'appui, qui imposent une approche substantialiste de la couleur.

C'est cette conception que j'ai tenté de transmettre, en commençant par définir le champ sémantique des noms de couleurs en gbaya, qui englobe, en plus de surfaces colorées unies brillantes ou mates, les motifs naturels (pelages, plumages) et fabriqués (peints, gravés ou tatoués). C'est ainsi que des qualificatifs français comme « bariolé, tacheté, strié, écossais, pied-de-poule » seraient considérés par les Gbaya comme des termes de couleur à part entière. J'ai voulu montrer comment les soixante vocables présentés s'inséraient dans les classes grammaticales de la langue : trois verbes et un adjectif de base « être ou devenir clair non lumineux, être ou devenir sombre, être ou devenir vif ; clair lumineux (primitif ou abouti) », trois adjectifs dérivés des verbes « clair en devenir, sombre, vif », quarante-quatre adverbes précisant la coloration de l'un des trois verbes précités et dix substantifs qui sont les seuls à désigner des teintes fixes, mais pas toujours saturées. Enfin, j'ai décrit les usages figurés des noms de couleurs gbaya, leurs connotations dont certaines révèlent des associations presque universelles, comme « être ou devenir vif » et « être mûr, mûrir (fruits) », et d'autres une vision inverse des conceptions indo-européennes, puisque « être ou devenir sombre » signifie aussi « être mûr ou adulte, mûrir ou devenir sage, adulte (humains) » et « respecter », tandis que « être ou devenir clair » est synonyme de « être sale, salir » et de « faire honte ». Les usages symboliques des termes de couleur dans cette société ont également été évoqués.

Les personnes qui n'ont pu participer à l'atelier et les lecteurs intéressés par le sujet de la couleur dans les langues africaines et les problèmes linguistiques qu'elle pose trouveront ci-après une courte bibliographie de référence.

Bibliographie

Berlin, Brent & Paul Kay, *Basic Color Terms. Their Universality and Evolution*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1969. [la plus célèbre conception substantialiste des noms de couleurs]

Caprile, Jean-Pierre, *La Dénomination des couleurs chez les Mbaï de Moïssala (Tchad)*, Paris, SELAF, 1971.

Guédou, Georges & Claude Coninckx, « La Dénomination des couleurs chez les Fon (Bénin) », *Journal des Africanistes*, 1986, vol. 56, n°1, pp. 67-86.

Moñino, Yves, « Une autre conception des lumières. Sur les noms de couleur en gbaya », dans *Du terrain au cognitif. Linguistique, ethnolinguistique, ethnosciences. À Jacqueline Thomas*, Elisabeth Motte Florac & Gladys Guarisma (éds.), Paris, Peeters, 2004, pp. 241-265.

Thomas, Jacqueline M. C., « Des noms et des couleurs », dans *Graines de parole (Écrits pour Geneviève Calame-Griaule)*, Paris, Éditions du CNRS, 1989, pp. 373-394.

Tornay, Serge (éd.), *Voir et nommer les couleurs*, Paris, Labethno, Université de Paris x – Nanterre, 1978. [Excellente introduction aux noms de couleurs dans les langues des cinq continents ; quatre articles sur des langues d'Afrique noire, dont le mina du Bénin, le tenda du Sénégal et le kikongo du Congo]

Wald, Paul, « Clôture sémantique, universaux et terminologies de couleur », dans S. Tornay (éd.), 1978, pp. 121-138. [Critique de la conception substantialiste des noms de couleurs]

* Yves Moñino est directeur de recherches au LLACAN (CNRS-Inalco).
